

**Veilleurs de théâtre :
critiques et courriers**

critiques

– Gilles Costaz –
webtheatre.fr

27 août 2014
à propos de *Johnny Mangano*
au Théâtre du Lucernaire – Paris

Scène de ménage avant l'entrée en piste

Dans *Johnny Mangano et ses chiens étonnants*, Michel Tremblay délaisse un peu son univers de critique sociale et s'intéresse au monde du cirque. Mais, en réalité, c'est presque la même chose. Les artistes qu'il met en scène sont de petites gens, issues des classes pauvres, des prolétaires prisonniers de leur milieu et de leur routine. Johnny Mangano dresse des chiens et va d'un cirque à l'autre, d'un music-hall à l'autre. Sa partenaire, Carlotta, est sa femme.

Un soir, peu de temps avant de passer en scène, Carlotta cesse tout à coup d'être une épouse effacée et explose. Elle n'en peut plus de faire ce métier, d'être l'ombre d'un homme qui ne la regarde plus et de compter moins que les chiens dans leur vie de couple. Alors elle claque la porte, elle rend son tablier. Le haut-parleur annonce l'arrivée en piste de Johnny Mangano. Mais elle a déjà un manteau sur les épaules et se prépare à partir. Mangano peut-il présenter son numéro sans l'aide d'une partenaire ? Carlotta peut-elle encore se rétracter ? La voix du haut-parleur rappelle, inquiète, Johnny Mangano, ses chiens et sa partenaire instamment attendus sur la piste...

Le texte de Tremblay, dont l'action se déroule dans les années 70, a été resserré, allégé par Marie-Line Laplante, qui semble avoir enlevé quelques « québécoisismes » (il en reste, heureusement : « Ben non, ben non, t'es pas un arriéré mental. T'es juste un peu dur de compréhension »). De toute façon, la mise au point des dialogues est parfaite.

Dieu sait qu'il y a eu des scènes de ménage au théâtre, mais celle-là sonne avec une formidable vérité. Harry Holtzman a admirablement utilisé le « paradis » du Lucernaire (la salle du dernier étage) : d'une manière très simple, les éléments côté jardin évoquent une loge et ceux du côté cour le chapiteau et la piste. La musique se glisse sans cesse entre les répliques avec les passages de Christine Zef Moreau, qui est à la fois un personnage énigmatique du cirque et l'accompagnatrice qui dispense son chant et ses partitions.

Les deux acteurs, habillés de tenues usées, savent éliminer le clinquant et l'histrionisme. Ils jouent des êtres blessés et même abîmés, presque éteints par la vie. Frédéric Tellier est un dresseur de chiens qui a perdu tout horizon, tel un ouvrier dont le cerveau a été plus laminé que le corps. Catherine Le Goff met le charme de côté et y va fort, sans faux semblant, dans la traduction d'un désespoir qui s'est formé secrètement, jour après jour. Ils sont tous deux bouleversants.

Ce très beau spectacle nous rappelle qu'il faut compter avec cette compagnie, le Théâtre du Lin, qui mériterait d'être bien mieux placée dans l'échelle des valeurs établie par le petit monde médiatique.

Johnny Mangano and his astonishing dogs de Michel Tremblay, adaptation de Marie-Line Laplante, mise en scène d'Harry Holtzman, scénographie d'Yvett Rothscheid, costumes de Jean-François Castaing, lumières de Sylvain Séchet, avec Catherine Le Goff, Frédéric Tellier et Christine « Zef » Moreau (musique live).

– Evelyne Trân –
Théâtre au Vent / *LeMonde.fr*

12 juillet 2014
à propos de *Johnny Mangano*
au Théâtre du Lucernaire – Paris

Le titre de la pièce résonne comme une enseigne lumineuse, tapageuse des Grands Boulevards, elle crépite. Allons-nous être brouillés par tous ses phares ? Comme n'importe quel petit insecte, nous sommes attirés par la lumière, semble nous dire Michel Tremblay qui pose sa loupe sur une des espèces qui l'arborescent avec une belle inconscience, les artistes.

Non les artistes ne peuvent pas se permettre de pousser sur scène la plainte de Mallarmé « La chair est triste hélas et j'ai lu tous les livres ». Convoquer la chair, nous y voilà ! Celle d'un couple qui se déchire dans les coulisses en fronçant à l'extrême la peau de chagrin de leurs espoirs et leurs rêves déçus pour finir par tout oublier sur scène.

Le dresseur de chiens Johnny MANGANO poursuit un rêve d'enfant, il se fait plaisir et cela seul compte. Que sa partenaire se sente défavorisée au profit d'une chienne, la vedette du spectacle, il ne peut l'entendre. Les coups de semonce de la réalité, cruelle, peuvent bien détruire un rêve, ils ne l'effacent pas.

Pas de spectacle, pas de Johnny MANGANO. La détresse du dresseur de chiens finit par désarmer sa partenaire et compagne Carlotta qui menace de le quitter.

La scène de ménage est classique mais ses intonations interpellent notre tissu affectif non sans rappeler quelques fluorescences tragiques de Fellini et comiques de Marcel Carné avec son couple mythique Arletty et Louis Jouvet dans Hôtel du Nord.

Frédéric TELLIER compose avec talent un Johnny MANGANO machiste, insolent et tout à coup poignant. Catherine LE GOFF insuffle une belle énergie à son personnage, vindicatif et somme toute tendre. Christine »ZEF« MOREAU crée l'ambiance avec ses jolies mélodies canines.

Le dispositif scénique s'ouvre sur une loge juste derrière la scène d'un music-hall en pleine représentation. Accaparés par leur scène de ménage, les protagonistes ne peuvent néanmoins découdre de leur élément, le spectacle.

Que l'on s'identifie ou pas à ces artistes, il y a du plaisir à se retrouver dans leur histoire d'amour et de haine. Un quignon d'existence, à fleur de peau, simple ou banal que l'auteur, Michel TREMBLAY et ses interprètes mouillent à la sueur de nos espoirs.

Une belle récréation vivante et très émouvante, servie par une mise en scène bien rythmée de Harry HOLTZMAN où l'on entend battre le cœur des artistes et le nôtre à l'unisson.

témoignage

– Florence Baldini –
enseignante et passeur de théâtre

janvier 2013
à propos d'*Heureux qui comme Ulysse*
au Centre Culturel Léo Lagrange – Amiens

Devant une salle pleine d'enfants, deux comédiens (Catherine Le Goff et Frédéric Tellier) racontent et jouent plusieurs épisodes de *L'Odyssee*, le voyage d'Ulysse.

Le dispositif scénique est élémentaire, la théâtralité pure. C'est par le plein engagement physique et vocal que les comédiens construisent les personnages et le récit. Quelques objets (un oeil effrayant pour dire le Cyclope, de la laine rouge pour évoquer le sang, un tissu pour marquer le changement de personnage) permettent, par la métaphore et la métonymie, au spectateur d'imaginer tout ce qui manque. La théâtralité est assumée : tout se fait à vue, et la place laissée à l'imagination du spectateur est grande.

En voyant surgir les images, en voyant prendre vie et corps aux personnages du récit d'Homère, Ulysse, ses compagnons, Polyphème, Circé, en entendant les enfants entrer spontanément dans la convention théâtrale et réagir par le rire ou l'effroi au spectacle, je me dis que ces comédiens font un merveilleux et nécessaire travail de mémoire des grands textes, qu'ils sont là pour nous relier, qu'ils sont là pour nous faire entrer de plain-pied dans un imaginaire et qu'ils nous rendent ce qui nous appartient.

C'est avec beaucoup d'intérêt que j'ai entendu après le spectacle les enfants poser des questions très souvent pertinentes et drôles aux comédiens, qui ont parlé de leur travail avec simplicité et générosité dans un rapport direct aux enfants. Très beau moment de partage, d'intelligence et de poésie.

courriel

– René Bizac –
auteur dramatique

27 novembre 2011
à propos de l'une de ses pièces
donnée en *lecture au bord du jeu*

Bonjour Catherine,
Bonjour Frédéric.

Ces quelques mots pour vous dire combien j'ai été touché par votre lecture au bord du jeu de « François Mailliot ».

J'ai aimé votre approche, toute en poésie, et impressions fines, rendue par une scénographie délicate, et suggestive, et une lumière simple mais ciselée.

J'ai aimé l'économie de moyens qui laissait s'exprimer la richesse de votre imaginaire.

J'ai aimé le léger décalage entre le déplacement de François / Ali, qui me faisait penser à l'univers des films d'animations tchèques ou polonais des années 60, que je voyais à la télévision en noir et blanc, enfant. Cela conférait une belle poésie au personnage, et le reliait à son enfance, donc à son authenticité. Il semblait « petit », perdu, et pourtant volontaire, comme un soldat de papier.

J'ai aimé la corde de l'oud qui ponctuait, suspendait le temps, rappelait les origines, ouvrait l'espace du songe, tout en maintenant une sorte de tension dramatique.

J'ai aimé et je voulais vous remercier chaleureusement.
Comment se sont passées les deux autres représentations ?

Amicalement,
René

critiques

– Claude Kraif –
revue-spectacle.com

31 juillet 2011
à propos de *Cendres sur les mains*
au Théâtre du Centre – Avignon

Des masques balinais recouvrent les visages des deux fossoyeurs. Leur gestuelle est proche de la danse balinaise et de la commedia dell'arte. Une femme vient sur la scène et s'installe devant un micro. Elle murmure. Elle implore. Elle déplore. La parole de Laurent Gaudé s'élève, avec force et poésie. La comédienne s'adresse aux morts. Elle prend la forme des corps sans vie dans une danse qui cherche à en restituer la mémoire. Elle évolue sur la scène de la tragédie cherchant à sauver ce qui doit subsister. Par contraste, les deux fossoyeurs à la fois grotesques et misérables, discutent du meilleur moyen de faire leur travail, sans le moindre état d'âme.

Ce spectacle est d'une beauté sombre, envoûtante, parfois drôle. La danseuse est à la fois belle et tragique. Le langage gestuel donne à l'ensemble une dimension fantomatique. On ne sait pas ce qui est le plus épouvantable de cette fosse commune où sont entassés les cadavres ou de l'indifférence de ces deux travailleurs soucieux seulement de leur condition de travail. Mais le chant de la femme exorcise l'horreur pour sauver ce qu'il faut sauver, l'humanité.

– Marie-Felicia Alibert –
Vaucluse Matin / Dauphiné Libéré

12 juillet 2011
à propos de *Cendres sur les mains*
au Théâtre du Centre – Avignon

C'est en portant un regard lucide sur notre monde que le Théâtre du Lin espère lutter contre la barbarie. Cette fable de Laurent Gaudé, remarquablement portée par trois comédiens, est contemporaine et universelle. Nous sommes dans un lieu de carnage imprécis, alors que la guerre ravage le pays, laissant derrière elle cadavres, misères et destructions. Mais la mort n'a pas voulu d'une femme, victime des balles, et alors qu'on la transporte dans un charnier pour la brûler avec les autres, elle se relève. La Rescapée, non masquée, danse son malheur, sa faim, ses morts. Face à elle, deux Fossoyeurs besogneux, duo grotesque masqué, fatigués de leur tâche abjecte, empêtrés dans leurs soucis pratiques, ne rêvent que de remplacer le feu par la chaux. Mise en scène et en lumière travaillée au cordeau, chorégraphie précise. Une tragédie humaine adoucie par le grotesque. Un petit bijou !

– François Fogel –
théâtre-enfants.com

25 juillet 2008
à propos de *En attendant le Petit Poucet*
au Collège de la Salle – Avignon

Ce sont des rêves qu'on fait pour avancer. Pour chasser les ombres qui, sinon, nous mangeraient. Du temps des rois et des reines, on racontait des histoires d'enfants

abandonnés dans la forêt, parce que leurs parents ne pouvaient plus les nourrir. Qu'est-ce qui a vraiment changé ?

Les enfants *d'En attendant le Petit Poucet* sont frère et sœur. Ils s'appellent « Le Grand » et « La Petite ». Derrière eux, il y a des morts. Ils pourraient être Irakiens, Ex-Yougoslaves, Tchétchènes, Roms, Africains : de nos jours, on n'a que l'embarras du choix. Les voilà seuls au monde ? Alors ils jouent. Et de petits cailloux deviennent des animaux, des masques, un doudou, des étoiles. Jouer à se trouver un nom, une place où l'on est attendu. Voir sa mère revenir, en rêve. Jouer à savoir d'où on vient, mais, aussi, où l'on se trouve : si, la nuit, les étoiles sont à tout le monde. « Le matin, dit Le Grand, il faut les rendre au riche ». Jouer, encore, pour trouver un destin et conjurer l'ennemi intime, la soif de vengeance et de violence.

On pourrait s'effrayer de la noirceur des thèmes abordés dans la pièce. Ce serait faire abstraction de leur présence permanente dans notre actualité, faire comme si ces « questions » ne peuplaient pas, sans répit, nos représentations du monde, et donc celle de nos enfants. Ce serait, surtout, passer à côté de la proposition essentielle de l'auteur : le jeu est une réponse. Comme les cailloux dans la forêt, l'imagination est un chemin.

La pièce est remarquablement servie par ses interprètes (Catherine Le Goff et Frédéric Tellier), et une mise en scène toute en rupture de rythmes, entre espiègleries et onirisme, très fidèle à l'esprit de l'auteur. Bravo aussi à Christine Moreau qui signe une création sonore surprenante.

– Thierry Bonté –
La Gazette

25 juin 2003
à propos de *Robinson*
au Théâtre des Poissons – Frocourt

Le petit cinéma de Robinson et Vendredi

Au Théâtre des Poissons, situé dans une campagne bucolique, se joue la dernière pièce du Théâtre du Lin : un montage scénique, visuel et sonore autour des aventures de Robinson Crusoe et Vendredi.

Ils sont trois sur scène : Sir Robinson, qui, la pipe au bec, campe les attitudes d'un gentleman début de siècle (le 19ème bien entendu) ; Vendredi, un sauvage aux allures d'enfant étonné, jeune indien peinturluré plein d'innocence ; et enfin, la conférencière, Melle Marc, sorte d'anglaise cul serré et fofolle, les cheveux roux coiffés au carré, impeccablement mise dans son uniforme d'infirmière des armées, maîtresse de cérémonie.

Et la cérémonie, c'est une sorte de diaporama vivant que commente cette étonnante conférencière. Une soirée comme celles que pouvaient organiser les sociétés savantes du début du siècle (le 20ème celui-là) pour révéler, en l'occurrence, au public, les images animées d'un certain professeur G qui aurait réussi, on ne sait trop comment, à récupérer les chutes d'un film montrant Robinson et Vendredi pendant leur cohabitation sur l'île.

Cela donne une suite de tableaux stroboscopiques au cours desquels le marin captif et le jeune indigène, muets la plupart du temps, miment les principaux moments de leur vie recluse. Il y a le naufrage de Robinson, la découverte de l'épave, l'exploration de l'île et de son bestiaire, la rencontre de Vendredi et ses différents épisodes, l'organisation de la vie domestique, la terrible tempête et enfin, le cargo qui passe au loin...

Tout cela est joué dans l'esprit du cinéma muet. La gestuelle est inspirée des films à la Buster Keaton, l'éclairage renforce exagérément les traits des acteurs, et le spectacle est rythmé par les séquences qu'enchaînent les comédiens. Il y a beaucoup d'humour dans cette proposition

artistique qui est une parodie de la caricature coloniale et du jeu outrancier des acteurs d'avant guerre (la seconde bien sûr)

L'île aux bruits

Mais la caricature (au sens littéral du terme) de cinéma que joue le trio du Théâtre du Lin n'est pas du tout muette. Bien au contraire, elle bruisse de mille sons. Et cela grâce au talent oto-rhino-laryngologique de Melle Marc. Avec sa bouche et à l'aide de divers instruments (ocarina, kazou, orgue à pouce, yukulélé...), cette conférencière magistrale crée tout l'univers sonore de l'île où Robinson et Vendredi finissent par devenir amis et ponctue les scènes d'intermèdes musicaux de sa composition où l'on subodore, derrière le strict maintien d'institutrice, une vahiné possible, voire une danseuse de l'alcazar.

Melle Marc est une bande son à elle seule, d'une richesse inouïe, et l'on se laisse volontiers ravir par les facéties vocales que l'actrice Christine Moreau prend un plaisir évident à jouer. La conférencière, qui se tient derrière un pupitre en bois sur le côté de la scène, conserve toujours une forme de quant à soi qui donne au spectacle un air de délicieuse dérision.

Pendant une heure j'ai voyagé sur l'île en compagnie de ces trois zèbres et je crois n'avoir pas été le seul à rire de leurs aventures. C'est pour notre plus grand bonheur que l'on retrouve l'esthétique désuète du Théâtre du Lin qui renoue ainsi avec la parodie et les fantaisies de l'enfance.

— Philippe Lacoche —
Le Courrier Picard

19 octobre 2001
à propos de *NO REST*
à l'Espace Saint-André – Abbeville

Un spectacle tout en émotions

Un spectacle fort, original, bien mis en scène par Sylvie Gautier, parfaitement interprété ; c'est ainsi que l'on peut qualifier « *NO REST ou La Légende d'un jardin dit L'Argillère* » présenté par le Théâtre du Lin, lundi après-midi devant les élèves du lycée agricole, et mardi soir, à tous les publics, à l'Espace Saint-André. Comme il l'explique dans l'interview qu'il nous a accordée (voir notre édition de samedi), Frédéric Tellier, auteur du livret, s'est directement inspiré du cimetière chinois de Nolette, près de Noyelles-sur-Mer, où reposent quelque 900 travailleurs chinois disparus au cours de la guerre 14-18, et un peu après.

Percussions magnifiques

Mais il ne s'agit nullement d'un spectacle historique ; c'est d'abord une charge émotionnelle que la troupe transmet au public. Pour ce faire, elle utilise habilement la symbolique de l'art chinois ; le Roi des Singes, personnage important en Chine, y joue un rôle primordial ; les masques également.

Magnifiques sont aussi les parties vocales car ce spectacle tient autant du théâtre que de l'opéra et du concert avec un travail très fin, très judicieux, du percussionniste Jean-Pierre Baudon.

Au fait, pourquoi un tel titre ? Car « *no rest* » signifie littéralement « *sans repos* », parce que cette histoire est celle d'un mort sans sépulture. Cela pourrait aussi vouloir dire « *pas de restes* », car cet épisode de notre histoire reste trop méconnu. Grâce au Théâtre du Lin, il l'est un peu moins ; de plus, il nous donne à voir un spectacle d'une force indéniable, d'une grande qualité.

– Jean-Philippe Faure –
AgoraPièces

juillet 2000
à propos de *Froideau sauce Martineau*
au Théâtre La Luna – Avignon

Ce spectacle est une miniature ; il est plein de gentillesse, de tact et de délicatesse ; d'humour mais avec une pointe de nostalgie. C'est un travail de masque très rigoureux, pas seulement du masque mais de toutes les attitudes corporelles, de la gestuelle et la rythmique du corps. Ce mélange de rigueur et d'invention suggère un nom avec insistance : Jacques Lecoq, le maître... Je n'ai pas eu le temps d'aller leur poser la question.

Ce travail de masque a tiré toutes les leçons de la commedia dell'arte qui, venue d'Italie, a exercé une grande influence en Europe, mais plus particulièrement en France. Lecoq est la figure centrale qui a fixé pour la théorie tout cet apport, en prise avec le courant de la pantomime (dont le mime Marceau n'est que la personnalité la plus connue mais loin d'être la seule). Avec *Froideveau sauce Martineau*, on aboutit à des marionnettes de taille humaine, jouées par des personnes de l'intérieur même de leur propre corps.

La base de leur travail, ce sont tous ces mouvements, tous ces petits gestes, ces attitudes, ces arrêts avec immobilité totale, reprise du mouvement, enchaînement, tout cela forme une syntaxe expressive avec sa ponctuation et ses règles. Cela rappelle le burlesque des Chaplin, Keaton et Lloyd. Ils illustrent une fois de plus – soit dit en passant – l'immense avantage de jouer « plateau nu », c'est-à-dire sans ces accessoires qu'il est tellement mieux de « suggérer », ce qui est le point fort de la grande tradition du mime ; à l'école Lecoq – qui continue l'enseignement après la disparition du maître – on dit aux nouveaux : « Tu viens d'où ? de Barcelone ? Bon... mime-nous ta ville ! »

Sur cette base bien solide il faut ensuite construire un spectacle en faisant un apport de matériau et d'anecdotes, en triant, éliminant, essayant, ajustant, rééliminant encore et cherchant l'équilibre de la construction, lui insufflant peu à peu sa dynamique interne. C'est une alchimie, la difficulté étant de tenir la distance. Catherine Le Goff et Frédéric Tellier se tirent avec élégance de cet exercice périlleux en fabriquant un feuilleton à épisodes, rocambolesque et hurluberlu. Ils sont soutenus en cela par une bande-son joliment ouvragée et qui leur envoie les occasions à gags comme des balles qu'il faut saisir au vol. On se réjouit de voir revenir – en leitmotiv – leur petite musique de générique accompagnant la scène où ils chevauchent la mobylette. Les éclairages suggèrent avec justesse les situations et les ambiances. La course-poursuite réussit à produire la surenchère délirante qui permet de finir en beauté. Les questions des journalistes sont croquignoles.

Un délicieux petit pastiche de la vie moderne, gentiment moqueur et nimbé d'une fine couche de poésie, dans un style « BD onirique »...

– Cédric Soulet –
Journal des Amiénois

17 novembre 1999
à propos de *Froideau sauce Martineau*
à la Maison du Théâtre – Amiens

Après *Opéra d'poche* aux accents théâtre-lyrico-burlesques, le Théâtre du Lin dévoilera à la Maison du Théâtre et en intégralité sa merveilleuse aventure : *Froideveau sauce Martineau*. Théâtre de masque, *Froideveau sauce Martineau* fonctionne à merveille par son intelligente et émotive cocasserie.

Derrière leurs masques de couleur, Catherine Le Goff et Frédéric Tellier du Théâtre du Lin ont épousé Odette Froideveau et Joseph Martineau. Personnages simples et attachants, projetés dans une réalité sociale brutale – l'un vit seul, l'autre vient de perdre son emploi – drôles aussi parfois par la sincérité criante et dérisoire de leur destin conditionné par la télévision, qui transpose idéalement le monde non sans une certaine perversité... Une histoire construite comme un livre d'images, en trois épisodes dont les deux premiers ont provoqué l'année passée, sur la scène de la Maison du Théâtre, ce qui fait que le théâtre aura toujours sa raison d'être : croiser le rire et l'émotion, attirer en un instant notre faculté à oublier le monde sur les pas d'un imaginaire qui joue avec la musique – l'univers sonore est signé Christine Moreau – les bruits de la vie et du cœur. Simplement, tel un lien naturellement tissé avec les comédiens amiénois du Théâtre du Lin et de leur metteur en scène, Sylvie Gautier, attendez-vous à tomber amoureux de *Froideveau sauce Martineau*, amoureux de ce théâtre généreux tant il rend merveilleux la force d'un langage populaire. Un petit miracle dans la cour du théâtre masqué.

– Edgar Sekloka –
France Inter

28 décembre 2002
à propos d'*Opéra d'poche*
à La Péniche Opéra – Paris

***Tartines et strapontins*, émission animée par Brigitte Patient et Joël Simon**

Pour les Parisiens, on va simplement prendre le métro pour aller au métro Jaurès où se joue un spectacle lyrico-burlesque intitulé *Opéra d'poche*... c'est joué par la troupe du Théâtre du Lin.

Alors, cette compagnie est composée d'une mezzo-soprano, d'un contre-ténor et d'un ténor dramatique. Elle se propose ici d'étudier avec légèreté et humour les différents aspects des rapports hommes-femmes, en mélangeant des textes déclamés aux notes pianotées de Jean-Pierre Baudon.

Les personnages sont évocateurs : un marin, un boulanger, une sultane, Roméo ; c'est un spectacle intimiste qui mène à la réflexion par le détour de situations cocasses et très drôles ; c'est une vision non moralisante des espoirs et des désillusions de l'amour. Quatre tableaux qui mettent en perspective les coups bas et la tendresse qui peuvent apparaître lorsqu'on est amoureux ; c'est une satire – donc burlesque – assez grinçante – de quiproquos amoureux qui rappellent, sur un fond de couleur zébrée noir et blanc, le cinéma muet d'avant-guerre ; elle est brusque et douce à la fois, elle est gestuelle et chantée.

Cette production est une comédie mordante composée d'un acte et d'une heure répartie en quatre scénettes de vingt-cinq minutes. La mise en scène de Sylvie Gautier est atypique en ce sens qu'elle permet de connaître ou redécouvrir les grands classiques d'opéra du XIXème siècle : *La Traviata*, *Carmen*, etc... et elle pousse le spectateur – et les enfants donc – à rire tout simplement en se laissant emmener par ces comédiens de brio qui, au sein d'un espace tout petit – on est tout près d'eux –, apparaissent comme des marionnettes...

Et ça plaît bien sûr aux tous petits qui ont l'impression presque de les toucher et ils sont un petit peu épatés d'être aussi près de ces grands personnages.

On peut classer ce spectacle dans l'héritage des théâtres de tréteaux ; c'est un vaudeville à mi-chemin entre le mime et le chant, le corps et la voix, la musique et le texte, qui traite donc des choses de l'amour avec facilité et recul, qui redonne du baume au cœur et, je vais tout dire, par la suite, qui réconcilie avec les joies tout autant qu'avec les peines des relations sentimentales.

– Thierry Hilleriteau –
Le Figaroscope

11 décembre 2002
à propos d'*Opéra d'poche*
à La Péniche Opéra – Paris

Inutile de revoir ses classiques avant d'embarquer pour ce spectacle lyrico-burlesque. Sur des airs d'opéra connus, les trois chanteurs du Théâtre du Lin racontent la vie vaudevillesque de plusieurs couples avec tendresse ou dérision. Les comédiens, tour à tour (panto)mimes, acteurs de cinéma muet, automates, rappellent à tout instant au spectateur, par une gestuelle savamment composée, que le chant reste d'abord un langage du corps. Un dépaysement en quatre tableaux, qui séduira un large public.

courrier

– Marguerite Bauduin –
gardienne et mémoire du théâtre

avril 1993
à propos d'*Adieu, nous y sommes déjà*
Atelier Théâtral de l'Université de Picardie

jeudi soir

Chers Amis,

Mercredi soir j'ai dû filer... mon chauffeur était une mère de famille pressée.

Je viens donc vous dire, par écrit, que j'ai été très contente. Je trouve assez formidable que, jeunes comme vous l'êtes tous, vous avez trouvé un style à vous.

Vous connaissez vos mesures et vous avez la (rare) sagesse de vous y tenir. Ça donne du beau boulot, plus savant qu'on ne l'imagine peut-être, mais sincère, vraiment jeune, dans le sens le plus sympa.

La pièce et les chansons ne sont pas mal du tout. Dirigé par un ex-Lecoq, le groupe évolue fort bien, dans le temps et l'espace.

Les filles, même si elles *boument* parfois le texte, et n'ont pas toutes des voix de diva, se défendent parfaitement telles qu'elles sont, jeunes, étudiantes, amateur(e)s. Une fois encore, ce qui se dit, se chante n'est pas (du tout) indifférent et pourtant fort charmant/eur.

J'ai déjà recueilli autour de moi des échos fort satisfaits.
Tant mieux. Courage pour la suite !

M. Bauduin